

vir plus tard à éclaircir le dernier mystère qui semblait se jouer de ma pénétration, — celui qui enveloppait encore l'apparentage d'Anne Catherick du côté paternel. Il y avait dans la relation de sa mère une ou deux phrases auxquelles il pourrait être utile de recourir, quand les recherches d'une importance plus immédiate me laisseraient le loisir de courir après les preuves qui me manquaient encore.

Je recachetai, en conséquence, la lettre de mistress Catherick, et soigneusement la mis de côté dans mon portefeuille, pour l'y retrouver au besoin quand le temps serait venu.

Le jour suivant était le dernier que je dusse passer dans le Hampshire.

Ma première course du matin fut, comme à l'ordinaire, ma visite quotidienne au bureau de poste, mais il me sembla, lorsque la lettre me fut remise, qu'elle n'avait pas son poids habituel. Je déchirai l'enveloppe avec inquiétude, et ne trouvai à l'intérieur qu'une petite bande de papier, pliée en deux. Les quelques lignes, raturées, écrites à la hâte, qu'on y avait tracées, renfermaient seulement ces mots :

“ Revenez aussitôt que vous pourrez. J'ai été contrainte à changer de domicile. Nous vous attendons au No. 5 de Gower's Walk, Fulham. Je serai aux aguets pour vous voir arriver. N'ayez point d'inquiétude sur notre compte. Nous sommes toutes deux saines et sauvées. Revenez pourtant !

“ MARIAN.”

Les nouvelles qui m'étaient ainsi annoncées, — nouvelles que je rattachai immédiatement à quelque tentative de trahison de la part du comte Fosco, — me bouleversèrent complètement. Le papier froissé dans ma main, je demeurais sur place, presque hors d'haleine. Qu'était-il donc arrivé ? quelle subtile méchanceté

le comte avait-il combinée, exécutée en mon absence ?

Une nuit s'était écoulée depuis que le billet de Marian avait été tracé ; — plusieurs heures devaient s'écouler encore avant que je pusse me retrouver auprès d'elle ; — quelque nouveau désastre avait déjà pu se produire, dans l'ignorance duquel je restais plongé. Pourtant, il fallait demeurer ici, séparé par bien des lieues de ces chères créatures, — retenu ; doublement retenu par les exigences de la légalité !

Le premier obstacle qui gênât ma liberté d'action était l'enquête à laquelle il me fallait assister pour la seconde fois. Je me rendis à l'heure fixée, les formalités légales exigeant ma présence dans cette enceinte ; mais vu la tournure que prirent les choses, je ne fus point obligé à revenir sur mon témoignage. Ce retard inutile était une rude épreuve ; je calmai pourtant de mon mieux l'impatience qui me dévorait, en étudiant avec toute l'attention qu'il me fut possible de concentrer, la marche de la procédure.

Arrivé de Londres le matin même, le “ solicitor ” du défunt (M. Merriman) se trouvait parmi les personnes présentes ; mais il ne put apporter à l'enquête aucun supplément de lumière, et dut se borner à reconnaître ce fait, après avoir exprimé son étonnement, sa douleur. À diverses reprises pendant les nouveaux interrogatoires, il suggéra des questions, immédiatement posées par le “ coroner,” mais qui n'aboutirent à aucun résultat. Après une investigation patiente le jury prononça le verdict traditionnel quand il s'agit d'une mort subite amenée par accident.

À cette décision de forme, ils ajoutèrent spontanément qu'ils n'avaient pu arriver à rien savoir sur l'enlèvement des clefs, les causes de l'incendie, ou le motif pour lequel le défunt s'était introduit dans la sacristie. Cet acte mettait fin à la procédure. Le représentant légal du défunt avait désormais le droit de va-

quer aux nécessités de la sépulture, et les témoins étaient libres de se retirer.

Résolu à ne pas perdre une minute pour me rendre à Knowlesbury, je soldai mon compte à l'hôtel et arrêtai le cabriolet qui devait me transporter dans cette ville.

Sir Percival était mort sans laisser de testament, et, lors même qu'il en eût fait un, il n'avait à léguer aucunes propriétés personnelles, la fortune qui lui venait de sa femme ayant été complètement absorbée par ses créanciers. L'héritier du domaine (sir Percival étant mort sans postérité) était le fils du plus proche cousin de sir Félix Glyde ; — un officier de marine, commandant un des navires de la compagnie des Indes. Il devait s'attendre à trouver fort chargée de dettes cette succession inattendue ; mais, avec de la patience et de l'ordre, le domaine finirait par s'acquitter, et le “ capitaine”, en s'y prenant bien, pourrait encore se trouver riche avant de mourir.

Ainsi que je l'avais présupposé, personne n'était là pour suivre l'accusation portée contre moi, et, quand les formalités d'usage eurent été remplies, je fus renvoyé de la plainte. Au sortir du tribunal, on me remit une lettre de M. Dawson. Elle m'annonçait qu'il avait dû s'absenter pour raisons professionnelles, et me renouvelait son offre de m'assister en toutes choses, autant qu'il serait en lui. Je lui répondis pour lui témoigner la reconnaissance que m'inspiraient toutes ses bontés, et pour m'excuser de ne pas lui porter moi-même mes remerciements, attendu les pressantes affaires qui me rapelaient dans la capitale.

Une demi-heure après, je partais pour Londres en toute hâte par le train *express*.

II

Il était entre neuf et dix heures, lorsque j'arrivai à Fulham et me fis indiquer Gower's-Walk.

Laura et Marian vinrent toutes deux m'ouvrir la porte. Je ne crois pas qu'avant cette soirée, où de nouveau nous trouvions réunis, nous eussions bien su à quel point étaient étroits les liens qui nous rattachaient l'un à l'autre. On eût dit que nous étions séparés depuis des mois, au lieu de l'avoir été durant quelques jours à peine.

La physionomie de Marian indiquait la fatigue et l'inquiétude. Il me suffit du premier regard jeté sur elle pour savoir qu'en mon absence, elle avait seule connu tout le péril, et seule subi toutes les anxiétés. La physionomie de Laura, plus sereine au contraire, et son moral raffermi me dirent avec quel soin on lui avait caché le terrible événement de Welmingham et la véritable raison qui nous faisait changer de domicile.

L'agitation qu'avait entraînée cette démarche me parut l'avoir égayée, intéressée. Elle ne parlait que comme d'une bonne pensée de Marian pour me surprendre à mon retour, de ce changement qui, au lieu d'une rue étroite et bruyante, nous plaçait au bord de la rivière, parmi les champs et les arbres. L'amélioration qui s'était manifestée chez elle, en si peu de jours, fut pour moi une surprise à laquelle je n'étais, nullement préparé ; et à qui devais-je l'indiscrutable bonheur qu'elle me donna, si ce n'est à notre Marian, à sa courageuse tendresse ?

Quand Laura nous eut quittés, et lorsque nous pûmes nous entretenir sans réserve, j'essayai de lui exprimer, dans une mesure quelconque, la reconnaissance et l'admiration dont mon cœur était plein ; mais cette généreuse créature ne voulut seulement pas m'écouter. L'abnégation sublime de la femme, qui demande si peu en échange de si grands sacrifices, détournait toutes ses pensées d'elle-même, et les reportait sur moi.

— Je n'ai eu, me dit-elle, qu'une minute libre avant l'heure de la poste ; sans cela, je vous aurais écrit avec moins de